Julia V. DOUTHWAITE, *The Frankenstein of 1790 and
Other Lost Chapters from Revolutionary France*

Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2012

Jean-Clément Martin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13231>

DOI : 10.4000/ahrf.13231

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 224-225

ISBN : 978-2-908327-68-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Clément Martin, « Julia V. DOUTHWAITE, *The Frankenstein of 1790 and Other Lost Chapters from Revolutionary France* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 376 | avril-juin 2014, mis en ligne le 11 juillet 2014, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13231> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13231>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Julia V. DOUTHWAITE, *The Frankenstein of 1790 and Other Lost Chapters from Revolutionary France*

Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2012

Jean-Clément Martin

RÉFÉRENCE

Julia V. DOUTHWAITE. *The Frankenstein of 1790 and Other Lost Chapters from Revolutionary France*. Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2012, 317 p., ISBN 978-0226160580, 43,10 €.

- 1 Spécialiste d'histoire littéraire de la France, l'auteure avait déjà montré sa connaissance de la littérature des Lumières dans un précédent ouvrage, *The Wild Girl, Natural Man and the Monster: Dangerous Experiments in the Age of Enlightenment* paru en 2002. En appliquant cette compétence à quatre cas particuliers, la marche des femmes sur Versailles en octobre 1789, la création du personnage de Frankenstein, la mort du roi en 1793, enfin les retombées de l'exécution de Robespierre, elle incite à des relectures stimulantes. Le livre illustre en quelque sorte la formule de Louis Jacob, citée dans le livre, écrivant « aussi la vérité de l'histoire, sur ce point (en l'occurrence la vie de Robespierre) comme en tant d'autres, ne sera pas probablement ce qui a eu lieu mais seulement ce qui en sera raconté ».
- 2 Dans les quatre études de cas, le même protocole est suivi : après une exposition des faits et du débat historiographique, l'auteur présente des interprétations contemporaines, puis des réinterprétations fictionnelles, avant une « coda » postérieure, éventuellement très récente. Ainsi pour prendre le dernier article, consacré à la façon par laquelle la littérature a mis fin à la Terreur, l'auteur, après avoir exposé les analyses les plus récentes sur la « terreur », s'intéresse aux comptes rendus quotidiens des journaux de 1793, ce qui met en lumière la sécheresse des listes de

condamnés, avant de se pencher sur des récits post-thermidoriens, consacrés à la recherche et à la condamnation des criminels responsables des atrocités. Cet enchaînement explique « l'immortalité » que Robespierre acquiert ainsi au travers des pamphlets, dénonciations et tableaux qui brodent inlassablement sur les exécutions, parfois en recourant à des langages symboliques ébouriffants. Dans cet ensemble fantasmagorique, l'auteur place à juste titre des romans, des « histoires secrètes », mais aussi des biographies, y compris celle que Jean Artarit publia récemment aux Presses du CNRS. La coda du chapitre évoque le conte des deux villes de Dickens et les pages de *Bouvard et Pécuchet*, lorsque Flaubert les fait étudier la Révolution.

- 3 La même démarche est appliquée à la mort du roi, en insistant sur la fabrication ambiguë du roi « pitoyable » (digne de pitié et peu digne d'intérêt) qui traverse l'opinion du temps et dont rend compte deux œuvres littéraires, *Le cimetière de la Madeleine* de Regnaut-Wrin et les *Lettres* de Helen-Maria Williams, après l'étude de l'exploitation « commerciale » des images du deuil. La coda, plus surprenante, est conduite autour du *Père Goriot*, le roman d'Honoré de Balzac, centré sur le personnage du père se sacrifiant pour le bonheur de ses filles qui le rejettent. Tout aussi peu classique, l'itinéraire suivi pour rendre compte de la marche des femmes d'octobre 1789. Après avoir rappelé les interprétations de l'historiographie actuelle (marche spontanée, exercice de démocratie directe, ou agression calculée) l'auteur montre que l'image qui reste est la dénonciation de l'action féminine, dont les ultimes échos se retrouvent dans la somme de Franck L. Baum, publiée à partir de 1900, lorsqu'il met en scène Jinjur, la générale de l'armée révolutionnaire féminine, dans le monde merveilleux d'Oz. Ainsi s'établit depuis 1789 la veine des caricatures qui passe par le rejet des Vésuviennes de 1848, des Pétroleuses de 1871, et des suffragettes de la fin du XIX^e siècle. Cet éclairage apporte une réponse à l'énigme posée par la marche des femmes, moment paradoxal qui les vit commander aux hommes avant d'en subir les critiques vives et durables.
- 4 L'aller-et-retour entre littérature et histoire est certainement le mieux réussi à propos du personnage de Frankenstein. L'auteur retrouve la première création de ce héros, appelé Frankenstein, par le publiciste français Nogaret, qui publie deux versions du livre, en 1790 et en 1795. Elle fait ensuite le détour par le monde des automates et des machines, pour donner une leçon sur le rapport entre mécanique, nation, pouvoir et place des femmes, avant une coda dédiée, logiquement, au roman de Mary Shelley, qui raconte les ravages provoqués par le monstre imaginé par Victor Frankenstein. Il s'agit alors de la dénonciation de l'utopie révolutionnaire, incapable d'assurer par la machinerie le bonheur de la vie familiale et échouant finalement par le silence imposé au « père ».
- 5 Cette lecture stimulante a ses avantages et ses limites. Elle rappelle que les lignes sont toujours brouillées entre faits et récits, entre interprétations et emplois de tropes littéraires, et qu'il n'y a aucune linéarité entre les différentes réactions nées d'un événement historique. Elle ouvre cependant des pistes parfois infinies, au risque de se perdre dans un dédale interprétatif. Quel sort faire, par exemple, à tous les réemplois de Frankenstein, y compris lorsque le journal satirique *Punch* se sert du monstre pour critiquer le peuple irlandais en 1882 ? Relevons quelques coquilles, comme l'attribution du titre de général à Carrier, p. 176. La conclusion est une invitation méthodologique à nouer fermement les analyses contextuelles et les recherches comparatives pour refuser les amalgames trop rapides. Mais en s'embarquant finalement dans ce qui est en

soi un véritable article sur l'utilisation délirante des icônes féminines de la Révolution française en ce début du XX^e siècle, le propos perd de sa force. Reste un livre, militant, exigeant, très érudit, qu'il convient de méditer et d'utiliser pour s'engager dans les renouvellements nécessaires de l'histoire culturelle et comparatiste.